

Le beau dans le social ?

Reinald Eichholz

Comment se comporte l'idée de la beauté dans le champ de la vie sociale ?

L'esthétique veut dire, depuis l'Antiquité, la confrontation avec le beau, le grand idéal entre le vrai et le bien. Alors que le vrai et le bien sont sans doute appropriés à éclairer aussi des phénomènes du social ou bien à formuler des revendications éthiques, sur la configuration de l'entre-humain, quelque chose se montre récalcitrant pour reconnaître aussi au beau une importance qui va aussi loin dans le social. Notre compréhension courante de l'esthétique se réfère à l'art et à ses créations. En tout cas, lors de relations humaines réussies, il se peut qu'on ait l'impression qu'on pourrait les appeler « belles » ; rien que l'échec mondial des relations sur tous les plans de l'existence humaine doit éveiller le scepticisme d'associer ainsi à l'esthétique une importance aussi fondamentale allant bien au-delà de l'art. Les réflexions suivantes mènent par conséquent dans des contrées foncièrement inhabituelles — avec toutes les incertitudes que l'on peut y rencontrer.

Crise mondiale

Lors d'un coup d'œil sur les événements du monde se révèle une image déprimante. Des confrontations guerrières, entre Israël et Gaza, en Irak, en Libye et en Ukraine, dominent les manchettes des journaux. Actes de barbarie, du « d.a.e.s.h. » ou à Mexico, choquent la communauté mondiale. N'est pas moins actuel ce qui se déroule au plan mondial pour les catastrophes des réfugiés, de la santé et de la faim. L'aide humanitaires, les engagements de police, et avant tout les diplomaties en crises et les concepts militaires stratégiques de prévention de la violence en sont la réponse. Sur le plan des sociétés nationales les circonstances se distinguent certes fortement ; pourtant même dans les sociétés industrielles les mieux installées, s'accumulent des problèmes par lesquels s'approfondit sans cesse la scission entre pauvre et riche, par le chômage, par l'exclusion à chaque fois des autres, et une aspiration au profit qui dépasse toute mesure. Pour agir à l'encontre de tout cela, il s'agit depuis longtemps déjà d'un ré-ordonnement des relations internationales, de l'équilibre Nord-Sud, de traités internationaux pour la protection des fondements de la vie, du dialogue entre les religions et entre les cultures, ainsi que d'institutions internationales et nationales pour la création « d'institutions équitables », à l'inclusion d'une juridiction effective. Ce sont des amorces d'action centrales, auxquelles on s'efforce.

Pourtant les causes originelles sont plus profondes. Au cœur, c'est la « question sociale », c'est-à-dire la question de l'équité des relations sociales, auxquelles renvoient toutes les crises. Partout il y a de l'injustice criante et enfin des problèmes sociaux qui sont les déclencheurs de tous ces événements. Et aussi là où ils surgissent sous le vêtement des guerres de religion, ce sont l'absence de capacité de dialogue, le préjudice et l'oppression, qui ont déclenché ces crises.

Intimité de la question sociale

Il ne peut donc exister de doute, en conséquence, quant à la nécessité des efforts des politiques internationale et nationale. Les efforts des diplomates de l'OCDE pour intercéder dans la crise ukrainienne en sont un exemple éloquent. Par contre, cela irrite, quand on considère ce que Rudolf Steiner mettait, lui, au centre des problèmes de son temps, après la première Guerre mondiale, qu'un « ordre social exigé par les circonstances actuelles n'est pas à instaurer, sans devenir conscient d'une chose : cet ordre social est rattaché à ce que l'être humain se connaisse lui-même et dans sa relation au social. » Car : « Ceci est à reconnaître sèchement et énergiquement que l'être humain est en même temps un être social et antisocial, c'est l'exigence foncière de la connaissance sociale des êtres humains. » Lorsque Amartya Sen, critique aujourd'hui, en s'exerçant au concept d'améliorer les choses au moyen « d'institutions justes » (John Rawls) et renvoie plus fortement aux relations sociales équitables, Steiner fait un pas de plus : avec ce qu'on appelle « la question sociale » on devrait beaucoup plus se commettre, dans tous les détails, « avec les intimités de l'entité humaine ». Ce qui doit survenir pour diriger l'évolution sur d'autres voies, Rudolf Steiner le récapitule dans l'exigence de se faire une image d'autrui, de ne pas seulement le percevoir dans sa nature d'ici-bas, mais au contraire de développer une compréhension selon laquelle « tout homme

est conçue comme une entité spirituelle ». La vraie nature d'image de l'être humain devrait être reconnue, à savoir que son apparition est une « expression » de cette entité. Le préalable à cela c'est un « intérêt rehaussé, que doit prendre tout homme à l'égard d'autrui ». Alors se produit la chance de reconnaître l'être humain en tant qu'entité physique et spirituelle et de développer de ce fait, dans la rencontre d'être humain à être humain, le social véridique.

Avec cette perspective d'un art social est relié entre temps un résultat fatal. Pour maîtriser les problèmes, l'être humain se voit placer en face de connaissances importantes et d'un objectif moral hautement fixé, qui l'aiguillonnent dans son activité, une obligation nonobstant, dont la réalisation dans l'être concret réussit en tout cas de manière rudimentaire.

Rencontres concrètes

Pour la maîtrise des dramatiques crises actuelles, il ne peut pourtant pas suffire de construire là-dessus ce qui devrait l'être et de renvoyer au lendemain la solution au problème. Les exigences morales, contre la justification desquelles on ne peut pas sérieusement lutter, aident justement, si elles ont à peine une chance, à devenir une réalité dans un temps imprévisible mais moins à surmonter l'atmosphère de fond antisociale actuelle.

Pour y répondre, c'est donc la question de ce qui peut être fait concrètement maintenant. Il vaut de chercher comment nous pouvons en arriver, aujourd'hui dans des rencontres d'être humain à être humain, pour le moins à un début de perception de cette dimension spirituelle, qui en se modifiant ici et là, agit sur nos comportements mutuels.

Rudolf Steiner en indique une direction en affirmant : « On doit tenter de vivre avec des êtres humains. » Et en poursuivant : « On verra alors si l'on tente de vivre avec des êtres humains, comment, à partir de l'atmosphère antisociale, que l'on a tout d'abord toujours véritablement, se développe l'atmosphère sociale. Par conséquent il s'agit de rechercher une amorce, non pas de manière primaire dans la réflexion *a posteriori* sur l'entre-humain, mais au contraire de devenir attentifs dans la vie concrète, avec quel regard sur autrui nous nous rencontrons. La rencontre concrète doit être le sujet.

En rétrospective sur les crises mondiales mentionnées au début de cet article, il faut en vérité quelque courage, pour s'incruster ainsi dans l'individuel. Pourtant les contextes indiqués par Rudolf Steiner rendent évident qu'il ne peut s'agir d'un recul dans la sphère privée du — « chacun doit commencer en petit » —. Le défi posé à la conscience actuelle consiste bien plus à comprendre la configuration de l'entre-humain au quotidien en tant qu'expression globale d'une responsabilité collective — une contention de conscience, qui garde en vue les circonstances de l'humanité et en retire son caractère d'obligation.

Le point de départ pour l'atmosphère de base antisociale et le résultat que nous vivons dans une société éclatée « décentralisée, sans base et sans sommet, se fragmentant en de nombreux systèmes s'écartant les uns des autres, fonctionnellement différenciés à fond... polycentriques », c'est l'individualisme apparu aux temps modernes. La mission de celui-ci c'est la formation de l'âme de conscience, pourtant reliée avec justement la conséquence que l'être humain se retrouve dans l'isolement, avec de tout nouveaux défis de « réalisation de soi ». Dans ces circonstances, trouver un pont avec autrui, pourrait déjà échouer rien qu'avec cette « encapsulation » dans notre égoïté.

Regard délocalisé

À cet endroit, une correction fondamentale est pourtant possible, dont Rudolf Steiner a fait l'objet de sa conférence, en 1911, au congrès des psychologues de Bologne. Manfred Schmidt Brabant en récapitule le résultat de la manière suivante : « La représentation candide, préliminaire, que le Je serait de quelque manière localisé dans les limites de la peau, à l'intérieur — que ce soit dans le cerveau, que ce soit dans le cœur, pour ainsi dire de quelque manière dans l'intériorité de notre personnage —, doit être abandonnée en tant que représentation superficielle. Le discernement

enseigne, en progressant par la méditation dans la réalité de l'être humain, que ce que nous appelons à bon droit notre Je, vit dans l'engagement de ce qui s'approche de nous depuis le monde qui nous entoure, en particulier dans les rencontres avec les autres êtres humains. Que je fasse sur ces entrefaites l'expérience de mon je, non pas à la périphérie, mais au contraire au point central d'un cercle, c'est, comme l'a montré Rudolf Steiner, un pur événement de reflet-miroir. »

Ainsi la tâche consiste-t-elle à rechercher des voies qui aident à surmonter ce sentiment d'être localisés en nous. Le thème de recherche qui nous motive c'est de savoir si un regard artistique-esthétique peut aider sur les phénomènes du social, à percevoir, dans la rencontre concrète d'être humain à être humain, cet aspect supra-individuel.

Das Goetheanum, n°7-8/2015.

(Traduction Daniel Kmiecik)